

et autres, était important. Bref, Gide comptait parmi les amis utilisables et fort utilisés du stalinisme.

Qu'est-ce que cela indiquerait si même une infime partie de ce qu'on racontait officiellement était vraie ? Cela indiquerait deux choses tout à fait différentes et contradictoires. Première chose : les dirigeants staliniens cherchent à améliorer leurs relations *politiques* avec la France bourgeoise en singeant les protecteurs féodaux de la littérature étrangère connus par exemple au dix-huitième siècle : Voyez-vous, messieurs les étrangers, comme nous estimons vos esprits avancés ? vos meilleurs écrivains ? vos hommes de lettres raffinés ? Voyez-vous, quel tirage merveilleux nous imposons ? Comment nous greffons l'esprit sublime de la nation-amie à l'esprit de notre peuple vierge que nous guidons comme bon nous semble ? C'est la méthode grossière et inefficace des inventeurs de la culture générale singée autour de Staline. L'autre côté, c'est l'envers de la médaille. Primo : il est incontestable que la population soviétique est saisie d'une soif de culture, de connaissances, de livres, quels qu'ils soient ; secundo : il est incontestable que la production littéraire de la Russie stalinienne est triste, uniforme, réticente, puisque chacun des auteurs de ce pays est hanté du spectre des « déviations » qu'on y invente pour briser la carrière de tout individu dont on suspecte le conformisme absolu, si souligné et exagéré soit-il ; tertio : c'est pourquoi le lecteur russe cherche des livres écrits à l'étranger. C'est pourquoi il préfère aussi — et comment ! — les films importés. C'est *de cette manière*, sourde, individuelle, qu'il exprime son opposition au régime d'absolutisme stalinien.

Ainsi, nous avons devant nous deux courants tout à fait opposés : la « politique littéraire » des sommets staliniens, opportuniste, creuse, changeante comme toute la politique de Staline. Si elle vante Gide c'est parce qu'elle se flatte d'être très habile en l'utilisant, en France comme en U. R. S. S. Si elle inonde le marché russe de traductions de Gide, c'est parce qu'elle veut souligner grossièrement son appréciation fictive de cet écrivain qu'elle a choisi comme instrument de propagande, non pas du communisme — comme pensait probablement Gide — mais de Staline, du stalinisme, du régime stalinien n'ayant plus rien de commun avec le communisme de Lénine et de Marx. D'autre part, si le fait subsistait, si Gide était vraiment lu par des milliers de Russes, ce fait ne s'expli-

querait nullement par l'intérêt particulier apporté à la production de cet auteur. Tout au contraire : les douzaines de milliers de Russes se ruent vers tout livre qui leur fasse oublier leur entourage, pour rêver d'un contraste, pour éliminer durant quelques heures les préoccupations banales de la vie, lourde et quotidienne, les queues interminables, les « appartements » surpeuplés, les ennuis du travail, du service, de l'espionnage qui pèse sur tous, si, disons-nous, même une partie des affirmations sur la diffusion de romans traduits, de ceux de Gide par exemple, était vraie, ce fait serait encore une accusation contre le régime stalinien, plutôt, en tout cas, que la constatation d'un progrès culturel (existant, naturellement, et exprimé, aussi, par l'augmentation de traductions).

Tout cela n'est dit que pour souligner le changement brusque provoqué par la modification de l'attitude d'un auteur tellement célébré, puisque supposé partisan du stalinisme, André Gide.

En effet, le même André Gide qui a visité l'U.R.S.S. en été 1936, s'est permis de remarquer et de décrire des traits négatifs de la Russie stalinienne. Il a effectué en U. R. S. S. un voyage du type uniforme qu'on arrange, là-bas, pour en tirer, après, un profit de propagande par la publication de bouquins-clichés, dus à la plume de voyageurs enchantés et reconnaissants, illettrés aussi en ce qui concerne la réalité réelle de ce pays, et, surtout, en matière de socialisme, de littérature marxiste, du mouvement ouvrier révolutionnaire. Mais, malheureusement pour les staliniens, les grands événements historiques de ces mois avaient bouleversé Gide. La révolution espagnole et le procès des Seize n'étaient pas, paraît-il, des choses secondaires pour cet écrivain si peu prolétarien ; ces deux événements n'étaient pas, pour lui, des ennuis fâcheux gâtant un beau voyage. Au contraire, ces événements forçaient Gide à une attitude honnête, attitude d'autant plus appréciable qu'un homme de son âge et de son passé avait à risquer des attaques farouches de la part de toute la meute des prosélytes staliniens en Europe qui, eux, ne veulent pas voir ni écouter, et qui voyagent en commis staliniens.

Gide, revenu d'U. R. S. S., écrivit un petit livre contre Staline et contre le stalinisme. Il va de soi qu'il ne sera plus lu et recommandé en U. R. S. S., qu'il sera enregistré parmi les « ennemis » des travailleurs, probablement